

ce couvent ! . . . Devrai-je donc porter longtemps encore, toujours, le fardeau de mon âme ? » Et les larmes jaillissent de ses yeux. Alors il prie son front pensif s'illumine, et prompt comme l'éclair, il se dirige vers la porte du jardin. Pendant que tous entourent encore le Père Bonaventure, lui sort du couvent, et prend le chemin qui conduit à Spello.

En effet le Ministre Général devait passer par là pour se rendre à Assise : le bon frère le savait, il avait donc pris la résolution de le devancer et de l'attendre sur la route qu'il devait parcourir. Il s'arrêta à quelque distance, et attendit l'arrivée du Général et de sa suite. Dès que le bon frère l'aperçut, il courut vers lui, se jeta à ses pieds et lui dit en versant d'abondantes larmes : « Père, pardonnez-moi ! je suis la dernière de vos brebis, mais aussi la plus éprouvée et celle qui, certainement, a le plus besoin de consolations ! » Le Docteur de l'Université de Paris, l'ami des rois et des papes, le Général des Mineurs, était un Saint. il se sentit profondément ému, à la vue de ce fils prosterné à ses genoux. Il ne pouvait repousser, ni renvoyer à la légère son frère en religion, pour humble et petit qu'il fût.

Il l'a donc relevé avec empressement et tendresse, l'a tiré à l'écart, et fait asseoir sur l'herbe, à côté de lui sur le bord du chemin. Ce tendre Père l'a encouragé à lui ouvrir son cœur, à lui confier ses peines, et c'est là que nous les avons rencontrés causant encore familièrement ensemble. Un rayon de joie brille sur la figure naguère si triste du pauvre frère. Il se sent fortifié, tant par les douces paroles de son Supérieur, que par sa patience à écouter le récit de ses souffrances intérieures.

Mais non loin de là, sur le chemin, les compagnons du Ministre Général trouvent que tout cela est bien long, et perdent patience. Ils se tournent et se retournent, regardent souvent si enfin le frère importun aura bientôt terminé son entretien. Plus ils s'impatientent, plus le temps leur paraît long.

Enfin ! c'est fini ! le bon frère s'est mis à genoux, et le Séraphique Docteur lève sur lui sa main paternelle pour le bénir, puis le relève, le presse sur son cœur et l'embrasse tendrement.

L'affligé de tout à l'heure s'en retourne maintenant radieux et content ; comme ses frères de Foligno, il a goûté la douceur et la bonté de son Père, il bénit le Seigneur « d'avoir donné à l'Ordre un pasteur selon son cœur, paissant ses brebis dans la science et